

L'anarchisme pragmatique de Paul Goodman

René Fugler

Dans les années soixante, Paul Goodman était une des personnalités les plus connues et les plus influentes auprès des milieux intellectuels critiques et de la jeunesse contestataire engagée dans le mouvement de la contre-culture aux États-Unis. Romancier, poète et psychothérapeute, il devait sa réputation essentiellement à ses analyses et critiques du système scolaire, de l'urbanisme et de la technologie, mais aussi à son engagement contre la guerre du Vietnam. Ses prises de position, qui s'exprimaient à travers une grande variété de livres, d'articles et de conférences, étaient centrées sur une philosophie anarchiste qui préconisait l'action non-violente, l'insertion d'un individu autonome dans des communautés ouvertes et créatrices, la participation à des initiatives pouvant transformer dans le présent les hommes et leur vie sociale.

Goodman, pourtant, est peu connu en France, même dans la mouvance libertaire qui pourtant n'ignore pas tout de l'anarchisme américain: des textes de Murray Bookchin, de dix ans son cadet, ou d'autres plus jeunes, comme Hakim Bey ou même John Zerzan, qui sont loin d'avoir atteint la même notoriété, circulent et sont discutés. Qu'est-ce qui a pu faire barrage? Sans doute le refus de l'idée d'une révolution violente, et les propositions de formes d'action et de coopération considérées alors comme trop réformistes.

Ce qui m'amène maintenant à Goodman, c'est la réédition de deux ouvrages de Bernard Vincent, professeur à l'université d'Orléans, qui lui sont consacrés¹. Ils sont désormais réunis en un seul volume. Le premier, *Paul Goodman et la reconquête du présent*, a été publié d'abord

1. Bernard Vincent, *Présent au monde: Paul Goodman*, Bordeaux, L'expresserme, 2003, 474 p., 30 euros.



au Seuil en 1976. Il n'a pas eu d'écho en milieu libertaire, mais on peut penser aussi que les attachés de presse n'envisagent pas spontanément qu'il y a des relais à trouver par là... Le second, *Pour un bon usage du monde: une réponse conviviale à la crise de l'école, de la ville et de la foi (essai sur le naturalisme libertaire de Paul Goodman)*, est paru chez Desclée – à ne pas confondre avec Desclée de Brouwer – mais n'a jamais été diffusé. Dans un avertissement au lecteur, l'auteur attribue cette censure « au radicalisme dérangeant des idées de Goodman, mais surtout à la nature peu orthodoxe pour un éditeur catholique épris de tradition, des idées goodmaniennes en matière de religion et de foi ». N'aggravons pas le cas de Goodman: né dans une famille juive, il était incroyant mais utilisait généreusement un vocabulaire et des références d'origine religieuse.

Avant ces deux livres, Bernard Vincent avait soutenu une thèse sur Paul Goodman, « critique de la société technologique et théoricien de l'utopie » (Lille) et tenté de faire connaître ses idées dans deux articles de la revue *Esprit* qui sont intégrés dans le présent ouvrage.

2. *Sous le signe de Saturne*, Seuil, 1985 (épuisé).

Une voix inimitable

Ce qu'il note d'emblée, c'est que Goodman était un écrivain inclassable, sans attache avec un clan, donc perturbant pour l'ordre établi des idées toutes faites. Son œuvre passe sans cesse d'un registre à l'autre, poésie, nouvelle, roman, théâtre, critique littéraire, psychologie, sociologie. Son écriture est inégale, « existentielle et pressée », irrégulière comme on l'a dit pour Proudhon. Il laisse derrière lui une « œuvre hirsute ». Immagée dans l'expérience concrète, sa pensée reste, malgré une vaste culture, une « pensée à l'état sauvage ». Mais on reconnaît toujours la voix de Goodman, « un ton et un timbre inimitables, une sonorité directe et véridique ». C'est cette voix aussi que retient l'essayiste et romancière américaine Susan Sontag dans un livre qui parle également de Benjamin, Canetti, Barthes et Cioran². Une voix authentique et convaincante, écrit-elle, qui imprègne d'intensité et de sens tout ce dont elle parle, avec un mélange de sûreté et de maladresse, de vivacité langagière et de laisser-aller.

Paul Goodman (1911-1972) avait fait des études de littérature et de philosophie à Chicago. Nommé assistant à l'Université de Chicago en 1931, il est licencié en 1941 pour avoir défendu, après être tombé amoureux d'un étudiant, le droit de vivre son homosexualité. Il maintiendra cette position tout au long de sa vie; elle contribuera à son influence auprès de la jeunesse radicale des années soixante. Elle lui sera reprochée comme un paradoxe quand il sera marié et père. Son pacifisme aussi lui vaudra de l'influence, et pas mal d'inimitiés. Vivant longtemps de petits travaux – ses romans, poèmes et pièces ne sont d'abord publiés que chez des éditeurs modestes – il n'accède à la

notoriété qu'en 1960, avec la publication d'un essai resté dans ses tiroirs depuis 1957: *Growing up Absurd: the Problems of Youth in the Organized Society*³. Le livre devient un best-seller et fait de l'auteur cet intellectuel influent auprès de l'intelligentsia et des jeunes générations réfractaires qu'il reste au long des années soixante.

Les traces de Goodman en France

Avant de revenir aux analyses de Bernard Vincent, je vais suivre quelques pistes qui gardent en France les traces de Goodman. La piste anarchiste, je l'ai relevé, est mince. Le seul texte disponible, *la Critique sociale*, en fait un recueil d'articles, a été publié en 1997 par l'Atelier de création libertaire⁴. L'accueil n'a pas été retentissant. Roland Breton en a rendu compte dans *Réfractions* avec un sous-titre restrictif: «un anarchisme à l'américaine»⁵.

Trace libertaire encore, celle du Living Theater, à qui la revue *Anarchisme et non-violence* a dédié un numéro spécial en 1971, après plusieurs rencontres avec la troupe de Julian Beck et Judith Malina⁶. La compagnie du Living, qui se déclarait ouvertement anarchiste, n'a pas non plus suscité beaucoup d'enthousiasme chez les anars lors de ses passages en France, même après *Paradise Now* et les remous du festival d'Avignon en 1968. Dès leur première représentation d'ailleurs, le 15 août 1951 dans leur appartement new-yorkais, Beck et Malina avaient joué un texte de Goodman, avec des œuvres de Brecht, Lorca et Gertrude Stein. D'après Jean-Manuel Traimond (introduction à *la Critique sociale*), Goodman a écrit quatorze pièces pour le Living. Il a participé étroitement aux expériences et recherches des premières années; Judith Malina a même entrepris une thérapie avec lui. Cristina Valenti a parlé du Living

Theater et de ses relations avec Goodman et l'anarchisme dans une intervention au Colloque sur la culture libertaire de Grenoble⁷. Je rappelle que la troupe – sans Julian Beck, mort en 1985 – a joué dans les rues de Gênes lors du sommet du G8 en juillet 2001 (*Resist Now*). Judith Malina s'y affirmait toujours pour l'anarchisme et la non-violence.

Il existe une autre piste, où la mémoire et les idées de Paul Goodman restent bien vivantes. C'est celle de la Gestalt-thérapie, pratique dérivée de la Gestalt-theory ou psychologie de la forme (introduite en France par Paul Guillaume en 1937) et infléchi par d'autres courants comme la psychanalyse, la phénoménologie, l'existentialisme. Paul Goodman a été un des tout premiers à formaliser et à pratiquer cette thérapie à la suite du neuropsychiatre Frederick (Fritz) Perls et de sa femme Laura. Le couple – Laura en particulier – avait participé aux intenses activités culturelles du Berlin des années vingt, puis avait fui l'Allemagne nazie en 1934 pour l'Afrique du Sud où Perls a créé un institut de psychanalyse. Installés à New York après 1946, Frederick et Laura Perls cherchent un collaborateur pour mettre en forme les notes prises par le psychiatre sur son expérience clinique, les méthodes et les

3. « Croissance absurde : les problèmes de la jeunesse dans la société organisée ». La traduction française, *Direction absurde*, Robert Morel, 1971, est jugée discutable.

4. Paul Goodman, *La Critique sociale*, Lyon, ACL, 139 p., 9,90 euros. Traduction et présentation de Jean-Manuel Traimond.

5. *Réfractions* n° 3, *Lectures cosmopolites*, hiver 1998-99, p. 154 à 159.

6. *Anarchisme et non-violence* n° 27, 4^e trimestre 1971, 56 p.

7. 1996. Les actes du colloque ont été publiés par l'Atelier de création libertaire en 1997, 466 p. Le texte de l'intervention est en ligne: http://increvablesanarchistes.org/articles/1968_81/living_theater.htm

idées qu'il avait développées en Afrique. Ils s'adressent à Goodman, déjà connu comme écrivain dans le milieu intellectuel new-yorkais. Il rédigera le deuxième tome, *Nouveauté, excitation et développement*, de l'ouvrage *Gestalt Therapy*⁸, en étoffant de sa culture philosophique, de ses propres idées et de ses expériences les bases de Perls. Ce texte a été publié en France, comme le livre de Bernard Vincent, par L'exprimerie de Bordeaux⁹.

L'exprimerie est la maison d'édition de l'Institut français de gestalt-thérapie, fondé en 1980, dont le directeur est justement le traducteur du volume de Goodman. Sur le site de l'Institut, Jean-Marie Robine raconte comment, en 1991, il est parti sur les traces de Goodman en rencontrant aux États-Unis sa femme, son thérapeute, ses amis dont Laura Perls, pour une série d'entretiens qui lui ont permis de publier le n° 3 de la revue *Gestalt* (automne 1972) et de remettre en mouvement ainsi, y compris aux États-Unis, un intérêt certain pour Goodman¹⁰.

La création de la Gestalt-thérapie

C'est donc bien au rôle de Goodman dans la création de cette thérapie que nous devons la réédition des ouvrages de Bernard Vincent, qui consacre un chapitre

à «la Gestalt, une psychologie de l'homme dans le monde» et fait plus généralement du gestaltisme «la pierre angulaire de l'anarchisme goodmanien» (p. 160-161). Il cite Taylor Stoehr, ami et biographe de Goodman, éditeur de ses œuvres après sa mort, qui considère que pour celui-ci la rencontre avec cette théorie a été le grand tournant de sa vie, qu'elle a orienté sa démarche comme ses écrits politiques ultérieurs et qu'elle a fait de lui un «sociothérapeute du corps politique». Mais on peut retourner la proposition de Vincent et dire que c'est l'anarchisme qui est la pierre angulaire du gestaltisme goodmanien...

Ce qui est d'ailleurs l'avis de différents rédacteurs de la revue allemande *Gestaltkritik*¹¹ qu'édite l'Institut de Gestalt-thérapie de Cologne. Elle a publié dans plusieurs numéros des études sur les origines anarchistes de la Gestalt-thérapie: un article sur ces fondements en 1993 (Heik Portele), puis «la politique du je-tu: l'anarchiste Martin Buber» en 1999 (par Ehrhard Doubrowa, directeur de l'Institut) et en 2003 Gestalt-thérapie et anarchie par Katharina Stahlmann. La même année, Stefan Blankertz a présenté longuement Paul Goodman en introduction à la traduction d'un entretien sur «les pensées d'un conservateur néolithique» – thème qu'on retrouve aussi dans le recueil de l'Atelier de création libertaire. Blankertz est l'auteur d'un essai – cité par Vincent mais non traduit – sur «le pragmatisme critique de Goodman et la signification politique de la gestalt-thérapie» (1988). Il est l'auteur par ailleurs d'une série de textes de critique anarchiste¹².

Si les gestaltistes allemands sont particulièrement attentifs aux influences libertaires, c'est en bonne partie parce qu'ils peuvent renouer avec une tradition qui va de Martin Buber à Gustav Landauer. Ces affinités remontent loin,

8. Publié en 1951 avec les signatures de Frederick Perls, Ralp Hefferline, Paul Goodman.

9. *Gestalt-thérapie*, L'exprimerie, 2001, 351 p., dans une traduction de Jean-Marie Robine, avec une postface de Taylor Stoehr.

10. <http://www.gestalt-ifgt.com/francais/index.html> et, pour cet entretien, <http://www.gestalt-ifgt.com/francais/institut/association/histoire.html>

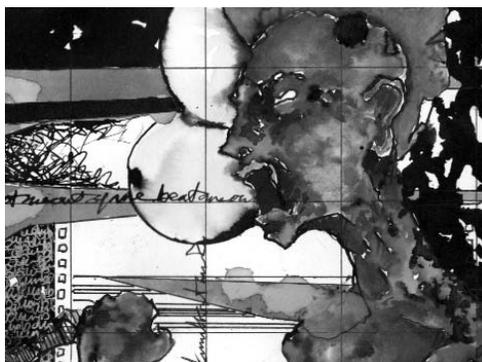
11. <http://www.gestalt.de>

12. Il se présente actuellement, surprise d'une navigation dans la toile, comme le représentant en Allemagne du courant libertarien ou «anarcho-capitaliste». À noter qu'il dirige près de Cologne un cabinet de développement personnel et d'organisation du travail, tout en écrivant des romans historiques médiévaux.

puisque Frederick Perls avait lu *l'Appel au socialisme* de Landauer dans sa jeunesse et que Laura Perls avait suivi pendant ses études les séminaires de Buber¹³.

De son côté, Goodman s'est familiarisé dès 1934 avec la psychologie de la forme, qui concernait alors essentiellement des études et des expériences sur la perception, considérée non comme une addition de sensations mais comme une saisie de totalités, de structures globales, d'ensembles de relations entre les parties d'un tout solidaires les unes des autres. «Alors que la psychologie traditionnelle envisage la réalité comme un agrégat ou une juxtaposition d'éléments singuliers ayant chacun sa charge signifiante, le gestaltisme affirme au contraire que l'on perçoit d'abord du réel une image globale et intégrée, en allemand Gestalt, et que celle-ci est postérieurement décomposée en figures distinctes par le regard, les sens ou l'intellect [...]. Ce qui est premier dans l'expérience humaine, c'est en quelque sorte la symphonie du réel, la préexistence, au niveau du perçu, de champs d'ensembles unifiés.»¹⁴

Selon Goodman, la thérapie gestaltiste passe du laboratoire aux situations d'urgence de la vie quotidienne. C'est l'ensemble de l'organisme psychophysique qui est en jeu, dans sa perception du monde comme image globale. Le rapport organisme-environnement constitue le cadre fondamental de l'homme-dans-le-monde. L'adéquation dynamique entre organisme et environnement devient le centre de gravité de la méthode et le terrain d'intervention de la thérapie, selon un principe d'autorégulation qui n'est pas la simple adaptation au réel mais un processus de transformation simultanée de la personnalité et de l'environnement. Une relation dynamique entre



le sujet et la portion de réalité sur laquelle il a effectivement prise.

«Devenir soi-même et changer la vie font partie d'une seule et même démarche, la psychologie étant un instrument de transformation politique et la politique un instrument de transformation des mentalités.» (p. 161)

Pour Goodman, cependant, il n'est pas seulement question de changer les mentalités. Au-delà de la psychothérapie, dont la fonction n'est pas de modifier l'environnement, les transformations qu'il envisage sont sociales et politiques. Il s'agit de rétablir l'autorégulation du champ organisme/environnement par un rejet – ou une remise en place, dit Vincent – des instances artificielles extérieures, l'Etat, l'École, l'Administration. «Face à un Etat centralisé et à une bureaucratie interventionniste qui tendent à se substituer à l'action des individus et des groupes, l'urgent, pour l'homme contemporain, est, avant toute chose, de ressaisir son autonomie et de travailler à l'instauration d'une société décentralisée où chacun puisse reprendre un contact créateur avec la réalité, avec les autres et avec lui-même.» (p. 161)

13. Gustav Landauer, *la Révolution* (1908), traduction nouvelle de Louis Janover et Margaret Manale, présentation de Louis Janover, éd. Sulliver, 2006, 203.p. Voir aussi sur Landauer http://www.plusloin.org/plusloin/article.php3?id_article = 54. Martin Buber: *Utopie et socialisme*, préface d'Emmanuel Lévinas, Aubier-Flammarion, 1977, épuisé.

14. B. Vincent, p. 159.



Goodman retrouve ainsi, avec Reich qui est une de ses références, l'indissociable complémentarité de la libération psychologique et de l'émancipation politique, en insistant lui aussi sur le rôle fondamental de la sexualité comme facteur social d'aliénation ou d'émancipation.

À la notion centrale d'adaptation créatrice se relie étroitement celle de «l'ici, maintenant, dans l'instant qui suit», qui est explicite déjà dans la pratique thérapeutique de Perls, mais que Goodman a développée dans sa préoccupation d'être en prise avec l'expérience quotidienne. Commentant le titre d'une des études qu'il a consacrées à Goodman (*Here, now, next*, 1994), Taylor Stoehr explique qu'il entendait par cette expression «souligner l'apport singulier de Goodman à la théorie de la Gestalt-thérapie, sa conviction que l'ouverture au monde («awareness») ne pouvait intervenir pleinement que dans un présent en mouvement («an ongoing present»). Se colleter activement avec l'univers imprévisible de l'instant qui suit («the next moment»), voici ce que signifiait pour Goodman s'immerger dans le présent vital»¹⁵.

C'est ce souci du présent immédiat qui conduit Goodman à prendre des distances par rapport à la psychanalyse, à laquelle il reproche de trop se focaliser sur le passé en cherchant l'origine et la résolution des crises. «C'est dans le présent que les situations inachevées du passé (toutes les ruptures sentimentales, les conflits familiaux, les causes perdues, les révolutions manquées qui bloquent nos énergies et notre développement) peuvent enfin trouver leur solution, pour peu qu'au dynamisme potentiel du passé viennent s'ajouter les forces neuves qui habitent le réel et le tirent vers un avenir inédit.» (B.V. p. 169)

15. Stoehr cité par B. Vincent p. 160.

Le naturalisme libertaire

Remontant aux sources philosophiques de la pensée de Goodman, Bernard Vincent invoque son naturalisme : la conviction ou le postulat que la nature est une force puissante et autorégulée dont l'être humain fait partie et dont il ne peut s'abstraire impunément, dont il doit épouser les pulsions et les flux. C'est ce qu'il appelle sa « sagesse écologique » : coopérer avec la nature au lieu de chercher à la dominer, renouer avec les énergies de notre organisme. Par le biais de ce naturalisme, il le relie à Kropotkine et, plus lointainement, à Godwin. Pour la confirmation de cette insertion dans la tradition d'un naturalisme renouant avec Kropotkine, et de la cohérence libertaire de ce lien, on peut se reporter à l'intéressante étude d'Irène Pereira sur « un usage anarchiste du pragmatisme ».

« Comme le souligne Kropotkine, l'anarchisme présuppose une philosophie naturaliste. En effet, il n'y a rien de transcendant à la nature, ni un Dieu qui pose des obligations morales, ni un ordre social que les hommes doivent respecter. Le naturalisme anarchiste conduit les penseurs anarchistes à considérer que les individus suivent les lois immanentes de leur nature. [...]

« L'autre conséquence du naturalisme, c'est qu'il conduit à remettre en question la tradition chrétienne d'un dualisme entre l'homme et la nature dans lequel l'homme occupe une place de 'maître et possesseur de la nature'. [...] (La philosophie pragmatiste) repose sur la remise en cause des dualismes de la philosophie occidentale et en particulier du dualisme entre l'homme et la nature. L'homme fait partie de la nature, la culture se trouve en continuité avec la nature. Par conséquent, une telle remise en question de la

domination de l'homme, sur d'une part la nature et d'autre part les animaux, implique les éléments d'une position écologiste.

« Mais le pragmatisme remet aussi en cause la dualité de la société et de l'individu. En effet, l'individu n'existe pas en dehors de la société, l'individuation est elle-même d'ailleurs un processus social. [...]. C'est ici là aussi un point commun avec des penseurs anarchistes tels que Proudhon et Bakounine. Pour ces penseurs, en effet, c'est par la société que l'homme réalise le plus pleinement son individualité, comme l'atteste leur définition de la liberté. Comme l'écrit Proudhon, dans *Les confessions d'un révolutionnaire*, 'l'homme le plus libre est celui qui a le plus de relations avec ses semblables'. »¹⁶

On peut en conclure que si l'anarchisme de Goodman est pragmatique, comme le relèvent ses commentateurs, ce n'est pas seulement au sens courant d'une pensée et d'une action qui s'adaptent aux conditions du moment, mais aussi par suite de son inscription dans le courant philosophique du pragmatisme, dont Irène Pereira relève par ailleurs les résurgences post-modernes.

Que la culture se développe en continuité avec la nature, et non en opposition, c'est aussi une thèse fondamentale de Goodman. Ce naturalisme ne l'amène pas pour autant à une conception angélique de la nature, dont il reconnaît les déséquilibres et les manifestations chaotiques, ni des forces naturelles dans l'humain. Mais si les

16. http://raforum.info/article.php3?id_article=3315. On trouve sur le même site les textes d'Irène Pereira sur « Proudhon pragmatiste », sur « Bakounine : la révolte de la vie contre le gouvernement de la science », et un débat avec Daniel Colson.

hommes eux-mêmes sont violents, ce n'est pas « par nature ». « Leur désir de domination, leur volonté de puissance et leur corruptibilité sont une réponse à un contexte de frustration engendré par le système social : le résultat d'un détournement et d'une projection de l'agressivité naturelle et autorégulée des individus. » (B. V., p. 154) Lorsque les pulsions agressives deviennent anti-sociales, c'est que la société elle-même s'oppose à la vie et au changement.

Amener l'individu à intégrer dans son existence les énergies naturelles de son organisme, redonner sa place à « l'animalité humaine » conduit Goodman à faire un pas de plus : si l'adaptation créatrice se réalise dans l'interaction avec l'environnement, il faut aussi rétablir les liens de l'organisme psychophysique avec la nature dont il participe. Il s'agit donc de comprendre comment la nature agit sur l'organisme. Bernard Vincent voit ici se définir une « métaphysique du monde dans l'homme » qui vient compléter la psychologie de l'homme dans le monde. C'est à travers le taoïsme, dans une synthèse entre pensée occidentale et pensée orientale, que Goodman donnerait un fondement philosophique à son humanisme. « Alors que la Gestalt confinait l'homme à l'intérieur du champ formé par l'organisme et l'environnement, le taoïsme ouvre ce champ restreint à toutes les forces et à tous les flux de l'univers, si bien que l'harmonie intérieure et sociale des hommes est autant l'œuvre de la nature que celle ces hommes eux-mêmes. » (p. 184)

J'ai abordé dans un autre article, à propos de l'hommage rendu à Goodman par la romancière Ursula Le Guin, la question du taoïsme, cette philosophie

issue des maximes du sage chinois Lao Tseu qui les inspirait l'un et l'autre¹⁷. Je mentionnais qu'ils avaient découvert cette pensée bien avant que la vague « orientaliste » ne gagne les intellectuels et les jeunes dissidents américains. On peut d'ailleurs ajouter qu'aujourd'hui encore John Clark ou Hakim Bey se réfèrent à Lao Tseu, et que, pour revenir aux sources européennes, Martin Buber a adapté en allemand des écrits de Tchouang Tseu, qui est considéré comme son principal successeur.

Pour B. Vincent, on trouve chez Lao-Tseu « les principes essentiels qui sont à la base de toute théorie libertaire, à savoir 1) l'inévitable contre-productivité des règlements et institutions, voués à produire un résultat contraire aux buts initialement recherchés, et 2) l'idée que seule l'autorégulation des individus et des groupes et la non-intervention des pouvoirs publics sont de nature à engendrer la meilleure harmonie possible. » (p. 184)

Dans le domaine de la psychothérapie, Goodman considère ainsi que la nature fournit à l'organisme une réserve de forces régénératrices qui permet le rétablissement en cas de déséquilibre et de crise. C'est l'intervention inopinée et incontrôlable des forces naturelles qui aide l'homme à sortir des situations qui semblent les plus inextricables. L'adaptation créatrice serait ainsi le résultat d'une rencontre entre les énergies de l'organisme et les forces du monde. Sur le plan politique, ce postulat naturaliste et taoïste implique que l'histoire est nécessairement surprise, et « qu'il vaut mieux s'identifier aux puissances de ce monde qu'aux puissants de ce monde » (p. 186). On trouve ici comme un écho à « l'élan vital » de Bergson et à la transposition qu'en a donnée Sorel dans sa conception du « mythe révolutionnaire ».

17. « Pouvoirs et puissances dans les mondes d'Ursula Le Guin », *Réfractations* n° 17.

Il serait trop long de développer la manière dont Goodman interprète les méthodes taoïstes qui permettent de dépasser les blocages des énergies pour livrer passage aux forces du monde : le Vide fertile, la Voie, le Non-Attachement. Le recours pour l'individu serait de tirer un trait (formule chère à notre pragmatiste), d'arrêter tout (le « non-agir »), de faire le silence et le vide en lui pour se mettre en situation d'accueillir « les monstres » (avec Le Guin je dirais... les dragons) des profondeurs. En politique, il s'agirait d'instaurer « le désordre créateur », par la grève, l'objection de conscience, la désobéissance civile. D'éliminer ou au moins de contourner, de mettre en difficulté les institutions étatiques qui entravent la vie sociale. « La théorie politique de Goodman se résume en trois mots, qui sont les maîtres-mots de son anarchisme : décentralisation, autogestion, communauté. » (p. 194)

Vivifier le tissu social

La dernière partie de l'ouvrage de Bernard Vincent, les chemins de la convivialité, fait la synthèse de ce qu'il appelle l'anarchisme d'autonomie de Goodman¹⁸. On n'y trouvera aucune information sur le mouvement anarchiste américain ni, forcément, sur les relations de l'écrivain avec le milieu libertaire. Ailleurs, dans une étude publiée en 2002 par la revue d'études américaines *Transatlantica*, Bernard Vincent note qu'au début des années cinquante, les plus proches compagnons de route de Goodman ont été un petit cercle d'écrivains libertaires pour la plupart britanniques, à savoir Herbert Read, Alex Comfort, George Woodcock, D. S. Savage et Kenneth Rexroth¹⁹. Il mentionne aussi les prises de position polémiques de Bookchin par rapport à certains textes de Goodman. Toujours

dans le livre, il considère un peu vite que « l'histoire de l'anarchisme américain est marquée par un curieux paradoxe : autant elle est pauvre du point de vue de la théorie ou de l'activisme militant, autant elle est riche de l'expérience vécue. » (p. 385)²⁰ L'expérience vécue, dans sa perspective, renvoie à ce qui dans l'Amérique naissante relève de pratiques décentralisées et communautaires, surtout autour d'initiatives d'immigrants protestants. Il donne à vrai dire de la philosophie anarchiste une conception toute personnelle, reconstruite à partir des idées de Goodman, avec quelques références à Bakounine, Kropotkine (surtout) et Malatesta.

L'idée centrale est encore une fois celle du champ organisme-environnement, cette relation qui constitue notre expérience primaire sur le fond de laquelle se dégagera notre expérience consciente ultérieure. Toute entreprise d'émancipation, individuelle et collective, devra se situer dans l'ici-maintenant. L'action politique a une fonction relative et sélective qu'on peut définir ainsi : « redonner vie là où la mort s'installe ». Goodman n'envisage pas un bouleversement global et simultané du « système organisé », mais un réseau d'initiatives partant de communautés réduites pour introduire dans tous les secteurs qui s'y prêtent des cellules décentralisées et autonomes : dans la

18. Le terme de convivialité n'est pas utilisé par Goodman, il est emprunté à Ivan Illich. Celui-ci a souvent dit ce que sa pensée devait à Goodman. Ils se connaissaient et se rencontraient.

19. Le Virgile de l'Amérique, www.transatlantica.org/document539.html

20. Il ne pouvait pas lire, au temps de ses recherches, celles de son collègue Ronald Creagh qui en dit long sur les pratiques militantes et quelques apports théoriques du XIX^e siècle américain : *Histoire de l'anarchisme aux Etats-Unis d'Amérique (1826-1886)*, La pensée sauvage, 1981.

technologie, l'urbanisme, la communication, l'éducation. Le système organisé, dont il critique sans cesse la bureaucratisation, la volonté de restreindre l'autonomie et la capacité d'initiative, ne constitue pas un « monolithe à une seule tête », mais un entrelacs d'institutions et de structures dont certaines sont pénétrables et peuvent être détournées ou remaniées.

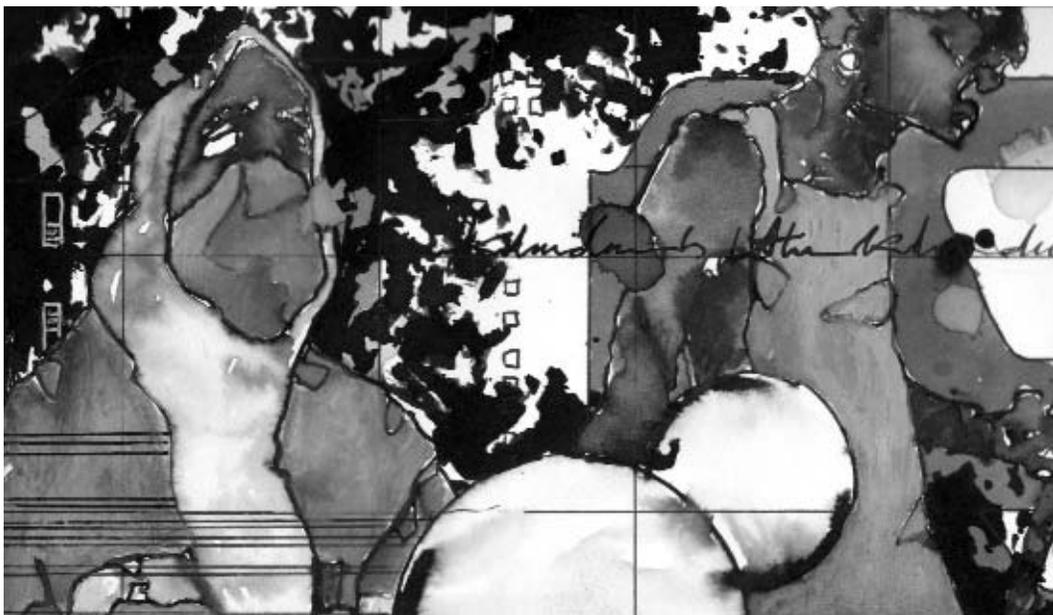
L'enjeu serait de multiplier les sphères d'action libre, essentiellement hors du système organisé, pour régénérer cellule après cellule le corps social. L'imbrication de la société moderne est si complexe qu'une intervention dans le sens de l'autonomie et de la gestion responsable peut avoir des répercussions vivifiantes au-delà de son aire d'application. « L'esprit de liberté est à ce point indivisible et prompt à renaître qu'un combat engagé sur un seul terrain produit un effet tonique sur l'ensemble de la société. » (Goodman).

Il ne sous-estime pas pour autant la pesanteur, la force de contagion et d'intimidation d'un système qui s'insinue dans tous les détails de la vie. Sa pression sur les esprits agit comme une « superstition à caractère hypnotique », véritable symptôme d'une paralysie de la pensée contemporaine. La structure centraliste du système organisé est ressentie comme une donnée à la fois nécessaire et précaire, au point que la moindre déviation est interprétée comme volonté de destruction de la société. Le fait que le pouvoir démocratique se présente comme cautionné par le vote diminue encore les capacités de résistance.

Parallèlement aux initiatives auto-gérées, Goodman en appelle donc aux pratiques de résistance, individuelles et collectives, en ne reculant pas devant le « désordre créateur », ni même devant le « délit contrôlé », conscient et délibéré. La

résistance civique commence par la nécessité pour chacun de retrouver son identité et sa personnalité. Changer la vie, c'est d'abord vivre autrement. Essayer de « vivre dans la société présente comme si c'était une société naturelle » est déjà un acte d'opposition. Par « l'action positive et libre », l'individu transforme ce qui l'entoure en se transformant lui-même. Les positions de Goodman ne sont cependant pas individualistes, puisqu'il considère que chaque être humain est immergé dès avant sa naissance dans le social, et que la réalisation personnelle n'est possible que dans la relation avec les autres. Il soutient même que l'initiative communautaire n'a aucune chance dans les marges, les ghettos, les « phalanstères », puisque la société moderne, occupant tout l'espace physique et social, ne préserve pas de terrain vacant, et pas d'autres marges que celles de l'exclusion. Ce qu'il préconise, c'est de modifier le tissu social de l'intérieur, par la multiplication de « structures ouvertes, fluides et permissives ».

Celles-ci peuvent, dans la réalité du présent, utiliser la dynamique de « contre-forces » positives, la dynamique du mouvement social qui mobilise l'esprit de rupture et de solidarité, suscite les entreprises autonomes, bouleverse les mentalités et met en évidence les conditionnements et les contradictions du système organisé. Pragmatique là aussi, il s'y engageait personnellement. « Constamment sur la brèche, Goodman participa physiquement à tous les mouvements de libération : celui des étudiants, celui des Noirs, celui des objecteurs de conscience, etc. Il fut de toutes les marches de la paix et de toutes les grandes manifestations contre la guerre du Vietnam. Il prit part à des dizaines de piquets de grève. » (p. 452)



Réformer contre l'Etat

En préconisant de « réformer le réformable », il s'expose évidemment à la critique du réformisme. Lui-même constate qu'on le traite de bricoleur et de rafistoleur. Vincent parle de radical-réformisme. C'est un réformisme qui refuse toute confiance à l'Etat, aux partis et même aux syndicats. Faisant leur part à l'affrontement comme à l'action directe, il est néanmoins réfractaire à l'idée de la révolution violente, qu'il voit historiquement vouée à la « bureaucratisation du prophétique » et à la « loi d'airain de l'oligarchie » : l'installation d'une administration toute-puissante, chargée de réorganiser la société et de faire face aux contre-offensives réactionnaires. Il exprime la crainte aussi que les plans totalisants pour le futur ne détournent du développement dans le présent de réseaux d'initiative créatrice. « Le but de la politique, affirme-t-il avec une bonne dose de provocation, n'est pas de produire une bonne société, mais une société tolérable. »

Conclusion

Cet « anarchisme à l'américaine », en ces temps de mondialisation, est-il délocalisable en France ? La question est double. Est-il assimilable ici ? Y a-t-il des raisons de chercher à l'acclimater ?

Tout d'abord, il a des sources européennes. Kropotkine, le théoricien libertaire auquel Goodman se réfère le plus. Et Landauer, avec son socialisme expérimental de communautés coopératives et de « colonies » autonomes. Le fait est cependant qu'il est nourri d'histoire américaine, imprégné de pratiques d'organisation hors du système administratif et institutionnel. Ce qui peut le rendre plus assimilable maintenant, c'est que l'idée de l'imminence de la révolution insurrectionnelle imprègne moins les esprits de ceux et celles qui continuent d'agir dans la perspective d'un avenir socialiste. Et que, à travers diverses formes du mouvement social, la nécessité d'intensifier et de transformer le quotidien dans l'immédiat, de modifier les relations, a fait son chemin dans les



mentalités. À côté des nouvelles tactiques offensives (black blocs) et des indispensables associations de défense (chômeurs, sans abri, sans papiers), se développent les associations de coopération et d'initiative alternative qui s'attachent à changer les rapports à la consommation, aux transports, à l'environnement. D'autres pages de ce numéro présentent et évaluent certaines de ces initiatives. L'irruption de l'Internet aussi, avec ses incitations à la libre participation et son utopie de « zones d'autonomie temporaires », sédentaires ou nomades, de terrain ou d'imagination, a stimulé ce courant.

Comme le dit « l'inventeur » de ces zones, Hakim Bey : « Le concept de la TAZ [Temporary Autonomous Zone] ne fut jamais pensé comme un abandon du passé ou du futur – la TAZ a existé, et elle existera – mais plutôt comme un moyen de maximiser l'autonomie et le plaisir pour le plus grand nombre d'individus et

de groupes, et le plus tôt possible – voire ici et maintenant. La TAZ existe – l'utilité de la théorie fut simplement de la remarquer, de l'aider à se définir et à devenir « politiquement consciente ». Le présent et le futur nous aident à connaître nos « vrais » désirs (révolutionnaires) – mais seul le présent peut les réaliser – seul le corps vivant, malgré toute son imperfection grotesque. » [...]

« Une nuit, une semaine, un mois d'autonomie relative, de satisfaction relative, de réalisation relative, vaudrait bien plus pour la plupart des anarchistes qu'une vie entière d'amertume absolue, de ressentiment et de nostalgie pour le passé ou le futur. »²¹

Encore n'est-il pas sûr que les idées de Goodman soient faciles à mettre en circulation : un ouvrage comme celui que je viens de présenter, par son volume et l'abondance des matières, ne se prête guère à la propagande... Dans mon approche tournoyante et fragmentaire, je n'ai rendu compte que de quelques chapitres, et laissé à d'autres ou à d'autres temps les analyses qui

21. « Primitifs et extropiens », sur le site de l'Endehors, <http://endehors.org/news/6664.shtml>

s'inscriraient le mieux dans l'usage quotidien et serviraient la diffusion : l'ensemble varié de ses études sociologiques, de ses critiques de l'urbanisme, de l'éducation, de la technologie, les propositions qu'il avance, les expériences qu'il a tentées ou suivies. *La Critique sociale* publiée par l'Atelier de création libertaire, petit livre léger et maniable, en donne une esquisse vive et facile d'accès. Il en reste...

Je laisse ouvert le débat sur le réformisme. Avec cette mise au point, empruntée encore à Irène Pereira : « La notion de révolution s'oppose à celle de réforme. Or le réformisme désigne des moyens légalistes, et en particuliers étatiques, de transformer la société. Donc la révolution n'implique pas nécessairement la violence, mais la rupture avec l'action étatique. »

Je proposerai donc une attitude... pragmatique : une circulation plus large de ces idées « radicales-réformistes », si elle était réalisable, pourrait contribuer à créer autour de la mouvance libertaire cette « zone de transition » qui lui manque, une aire d'intérêt, de sympathie, de meilleure information qui apporterait de l'air à ses groupes et une répercussion plus large à leurs activités. Ce serait envisager un « spectre large » de la vie intellectuelle et culturelle libertaire ou, pour employer une autre image, un emboîtement de sphères concentriques d'idées, des plus intransigeantes au plus communicables, où les plus rigoureuses et les plus radicales pourraient d'étape en étape diffuser vers la périphérie. En gagnant ainsi dans l'opinion une part de prise en compte et d'intelligibilité susceptible de fissurer la barrière mentale qui les condamne au circuit fermé.

René Fugler

Résumé

Paul Goodman, (1911-1972), romancier, poète et psychothérapeute, était une des personnalités les plus connues et les plus influentes auprès des milieux intellectuels critiques et de la jeunesse contestataire engagée dans le mouvement de la contre-culture aux Etats-Unis. Il est peu connu en France, même dans la mouvance libertaire. Cela est sans doute dû à son refus de l'idée d'une révolution violente, et à des propositions de formes d'action et de coopération considérées alors comme trop réformistes. Goodman se réfère surtout à Kropotkine mais aussi à Landauer et à son socialisme expérimental.